

GÁBOR KECSKEMÉTI

DES EXEMPLA CLASSIQUES ET HUMANISTES
DANS LA PROPAGANDE LITTÉRAIRE HONGROISE
DES 16^e-17^e SIÈCLES

C'est depuis la deuxième moitié des années 1990 que la recherche hongroise s'intéresse particulièrement à une des techniques de laudation, de manipulation et de propagande des 16^e-17^e siècles, qu'on appelle en Hongrie – d'un commun accord – 'mythisation'. Il s'agit d'une variante de la propagande de la cour ou de celle du souverain dans laquelle des parallèles sont établis entre les qualités de la personne dont l'éloge est fait et des héros historiques ou mythologiques. La personne louée en question se verra attribuer les mérites et les actes, tout le rôle du héros célèbre bénéficiant d'un culte incontestable – aux niveaux métaphorique et symbolique également.

Il est important de préciser que pour nommer cette démarche, il serait nécessaire d'employer le terme rhétorique *prosopopée*. Si nous y procédons de cette façon, le phénomène nous apparaît sous un nouvel angle, du point de vue épistémologique, dans son interprétation peuvent être impliquées les notions théoriques décrites par Paul de Man.¹ En même temps, le terme *prosopopée* reste précis et adéquat dans le sens poétique historique comme un élément constant de la culture rhétorique connue et enseignée en Hongrie. Selon l'homilétique (imprimée aussi à Várad) du prédicateur calviniste reconnu de Palatinat du 17^e siècle, Abraham Scultetus, « Nonnunquam [...] utimur prosopopoeiâ, praesertim quando exempla piorum tractamus : nonnunquam thesin ad individua transferimus. » Dans la pratique, cela veut dire la chose suivante : « Quoties dictum vel exemplum citas, applica sic :

¹ P. De Man, *Aesthetic Ideology*, Minneapolis, University of Minnesota Press 1996.

Ecce ista fecit vel dixit Deus, non tantum tunc, sed nunc quoque ad te, me, alios. Te vult ita amare : te vult ita punire. Tu es ille David, Abraham, Cain, etc. »¹

C'est l'abondance des allusions de propagande faites aux personnages du Bible, c'est-à-dire la mythisation biblique proposée par Scultetus qui a attiré l'attention des chercheurs hongrois. Ils traitaient avant tout de la variante protestante de la mythisation biblique pour en clarifier les modèles internationaux et son importance politique dans la Hongrie de l'époque.² Quelques exemples ont mis en évidence que la dramatisation basée sur la mythologie antique ou sur des analogies historiques antiques est loin d'être rarissime dans la littérature hongroise de caractère de propagande des 16^e-17^e siècles.³ Déjà, dans

¹ A. Scultetus, *Axiomata concionandi practica*, edita studio et operâ M. Ch. Kyferti Goldbergensis Silesii, Várad, 1650, pp. 1-38.

² Pour les modèles internationaux de la mythisation protestante cf. J. Heltai, *Alvinczi Péter és a heidelbergi peregrinusok*, Budapest, Balassi Kiadó 1994 (Humanizmus és Reformáció, 21) (abrégé en ce qui suit : Heltai 1994), pp. 158-159 ; E. Hargittay, *A fejedelmi tükör műfaja a 17. századi Magyarországon és Erdélyben*, in « Irodalomtörténeti Közlemények », 1995 (abrégé en ce qui suit : Hargittay 1995), pp. 450-451 ; au sujet de la signification politique du miroir du prince de György Szepsi Korotz : Hargittay 1995, *op. cit.*, p. 450 ; au sujet des imitations de David et d'autres personnages bibliques par Gábor Bethlen : J. Heltai, *Bethlen Gábor és Báthori Gábor viszonya a kortársak szemében*, in « Irodalomtörténet », 1983, pp. 685-708 ; Heltai 1994, *op. cit.*, pp. 155-161 ; Hargittay 1995, *op. cit.*, p. 454 ; d'autres exemples de l'emploi du procédé en Hongrie : L. Makkai, *A magyar puritánusok harca a feudálisizmus ellen*, Budapest, Akadémiai 1952, pp. 71, 131-132 ; Á. Ritoók-Szalay, *Rimaiana*, in « Irodalomtörténeti Közlemények », 1982, p. 664. A examiné dans les détails la présence de la mythisation biblique dans la poésie du 17^e siècle et a attiré l'attention sur la possibilité des recherches prosopographiques éventuelles E. Hargittay, *A biblikus mitizáció a 17. századi magyar költészetben* (abrégé en ce qui suit : Hargittay 1997), in „Mint sok fát gyümölcse...”: *Tanulmányok Kovács Sándor Iván tiszteletére*, réd. G. Orlovsky, Budapest, ELTE 1997 (abrégé en ce qui suit : Orlovsky 1997a), pp. 73-85.

³ Heltai 1994, *op. cit.*, p. 156. « C'est un hommage d'appeler un souverain, un penseur, un orateur ou un poète moderne César, Platon, Cicéron ou Virgile chrétiens, cela les rend plus puissants, leur donne plus d'autorité », écrit J. Turóczy-Trostler, *Magyar irodalom – világirodalom: Tanulmányok*, I-II, Budapest, Akadémiai 1961, I, p. 277. À propos de l'imitation de Gábor Bethlen d'Alexandre le Grand cf. J. Heltai, *A Nagy Sándor-regény Bethlen Gábornak ajánlott 1619. évi kiadása* (abrégé en ce qui suit : Heltai 1985), in *Prodromus: Tanulmányok a régi és az újabb magyar irodalomról*, réd. S. I. Kovács, Budapest, Magyar Iparművészeti Főiskola 1985 (abrégé en ce qui suit : Kovács 1985b), pp. 19-20. D'autres exemples de l'emploi hongrois du procédé : *A Thurzó család és a wittenbergi egyetem: Dokumentumok és a rektor Thurzó Imre írásai 1602-1624*, réd. J. Her-

cette phase de la recherche une grande attention a été éveillée par le fait que la mythisation pénètre tant les genres religieux que laïques et que la rhétorique sacrée adapte les modèles développés dans la rhétorique laïque. Les cadres de ce travail me permettent de présenter – à l'aide de quelques exemples – seuls les modes d'actualisation ranimant les exempla classiques et humanistes. La réflexion peut aboutir à la révélation que le terme 'propagande *littéraire*' n'est justifié qu'en partie : le procédé basé sur la prosopopée peut être considéré comme un élément du self-fashioning qui peut être présent dans l'espace du discours quotidien, sans réflexion directe.

L'idée qu'un bon chef de guerre ait besoin d'une maîtrise du métier chevaleresque aussi bien que de la connaissance de l'histoire a quelques représentants constants qui apparaissent plusieurs fois durant les 16^e-17^e siècles. L'un d'eux est Jules César. Selon l'oraison funèbre prononcée à l'enterrement des quatre cousins Esterházy appartenant à l'aristocratie, tombés contre les Turcs dans la bataille de Vezekény en 1652. « Le fondateur et le Père de l'Empire Romain, Jules César le Preux se fit peindre avec une épée dans sa main droite et un livre dans sa main gauche avec cette inscription : 'ex utroque Caesar' pour signaler que son ascension au pouvoir impérial se fit par l'épée aussi bien que par le livre. »¹ Dans sa note de marge, le prédicateur Pál Hoffmann, chanoine d'Esztergom d'abord, évêque de Pécs et de Veszprém par la suite se référa à l'*Idea principis christiano-politici, centum symbolis expressa*, l'œuvre de Didacius Saavedra Fajardo (1584-1648), le lemme cité se trouve dans le commentaire du 4^e em-

ner, Szeged, Szegedi Oktatástörténeti Munkaközösség 1989 (Fontes Rerum Scholasticarum, 1), p. 42 (Gábor Báthory comme Hector), 208 (György Thurzó comme Charlemagne) etc. Parfois des héros antiques représentés comme des caractères moins dignes d'admiration devenaient des modèles d'imitation par un acte qui pouvait les christianiser. C'est sans doute en prenant en considération la personne de Gábor Bethlen que Mihály Balai décrit Xerxes comme « sapientissimus imperator » dans son oraison latine prononcée à l'enterrement de Zsuzsanna Károlyi ; cf. I. Borzsák, *A síró Xerxés (Két Hérodotos-anekdota változásai)*, in « Antik Tanulmányok », 1965, pp. 236-237 ; I. Borzsák, *Az antikvitás XVI. századi képe (Bornemisza-tanulmányok)*, Budapest, Akadémiai 1960, pp. 225-228, 303, 419, 446.

¹ *Magyar nyelvű halotti beszédek a XVII. századból*, éd. G. Kecskeméti, Budapest, MTA Irodalomtudományi Intézet 1988 (abrégé en ce qui suit : Kecskeméti 1988), pp. 140-141.

blème.¹ Un des défunts en l'honneur de qui l'oraison fut prononcée était László Esterházy, un ami de Miklós Zrínyi, le poète et chef de guerre. Même si celui-ci ne put assister aux funérailles, il devait connaître l'imprimé de l'oraison.² L'exemplum de César apparut, peu après, dans l'entourage de Zrínyi aussi.³ István Vitnyédy, partisan dévoué et confident de celui-ci se réfère à cette même emblème dans sa lettre du 17 octobre 1657.⁴ D'après le discours prononcé à la mémoire de Miklós Zrínyi par le clerc carmélite, Andreas von Sancta Theresia le 6 décembre 1664, une image similaire existait déjà de Zrínyi, avec la légende, « Ex utroque miles ». ⁵ L'expression « ex utroque Caesar » apparaît également dans une oraison latine de János Kéry, clerc pauliste (pálos) prononcée aux funérailles de Zrínyi, le 21 décembre.⁶ Dans ce cas-là, c'est une oraison funèbre que nous considérons aujourd'hui comme la première à mentionner l'exemplum et les allusions faites à l'imitation, d'autres oraisons funèbres témoigneront des imitations réalisées. Ce n'est pas le cas pour d'autres phénomènes.

L'importance des connaissances historiques pour un bon chef de guerre apparaît dans plusieurs exempla, dans ceux de Scipion l'Afri-

¹ D'autres apparitions cf. A. Henkel, A. Schöne, *Emblemata: Handbuch zur Sinnbildkunst des XVI. und XVII. Jhs.*, Stuttgart, Metzler 1967, p. 1503. Au sujet de la topique de la représentation du livre (plume) et de l'épée : R. J. Clements, *Pen and Sword in Renaissance Emblem Literature*, in « Modern Language Quarterly », 5(1944), pp. 131-141 ; C. Gilbert, *On Castagno's Nine Famous Men and Women: Sword and Book as the Basis for Public Service*, in *Life and Death in Fifteenth-Century Florence*, ed. M. Tetel, R. G. Witt, R. Goffen, Durham N. C. etc., Duke University Press 1989 (Duke Monographs in Medieval and Renaissance Studies, 10), pp. 174-192.

² S. I. Kovács, *A lírikus Zrínyi*, Budapest, Szépirodalmi 1985 (abrégé en ce qui suit : Kovács 1985a), pp. 246-256 ; S. I. Kovács, *Koboz és virginal: Három tanulmány*, Békéscsaba, Megyei Könyvtár 1990, pp. 58-61.

³ Dans un autre cas c'est le contraire qui se produisit : le lemme latin « fortes creantur a fortibus », employé par László Esterházy témoignage de l'inspiration de l'exemple de Zrínyi (Kovács 1985a, *op. cit.*, p. 251).

⁴ « Magyar Történelmi Tár », 15(1871), p. 121.

⁵ F. Salamon, *Halotti beszéd gróf Zrínyi Miklós fölött 1664-ben*, in « Budapesti Szemle », 47(1886), pp. 415-416 ; T. Klaniczay, *Zrínyi Miklós*, Budapest, Akadémiai 1964², p. 618. L'iconographie de la famille Zrínyi ne connaît pas de telle représentation (G. Cenner-Wilhelm, *A Zrínyi-család ikonográfiája*, Budapest, Balassi Kiadó 1997). Il existe une gravure de Tobias Sadler, représentant Ádám Zrínyi, avec la légende : « Arte et Marte » (*ibid.*, no. 72).

⁶ J. Kéry *Gyászbeszéde Zrínyi Miklós temetésén, 1664. december 21-én*, trad. G. Borián, in *Zrínyi-dolgozatok*, réd. S. I. Kovács, I-VI, Budapest, ELTE 1984-1989, VI, 1989, p. 320.

cain, dans ceux de Lucullus,¹ et surtout dans ceux d'Alexandre le Grand. Dans l'encyclopédie de Johann Heinrich Alsted voilà ce qui est écrit sur ce dernier : « Sic Alexander Magnus, legendo Homerum » (« quem de manibus non posuit, et de nocte supposuit pulvinari una cum pugione ») « et Achillem sibi tanquam exemplar virtutis militaris proponendo, maximus dux evasit. »² L'exemplum selon lequel Alexandre le Grand eût dormi l'Homère sur l'oreiller était de notoriété dans la Hongrie des 16^e-18^e siècles. Ce fut raconté par János Baranyai Decsi en 1596,³ Ioannes Bocatius en 1621,⁴ András Prágai en 1628,⁵

¹ G. Kecskeméti, *Prédikáció, retorika, irodalomtörténet: A magyar nyelvű halotti beszéd a 17. században*, Budapest, Universitas Könyvkiadó 1998 (Historia Litteraria, 5), p. 202, n. 375-376.

² J. H. Alsted, *Encyclopaedia*, Herborn, 1630; reprint: I-IV, Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog 1989-1990, pp. 1979-1980. La source première est Plutarque qui décrit, dans la 8^e paragraphe de sa biographie sur Alexandre cette habitude en se référant à Onesicrite. Nous pouvons trouver cet exemplum chez Johannes Ravisius Textor (J. Ravisius Textor, *Theatrum poeticum et historicum, sive Officina*, Bâle, 1595, p. 551) : « Alexander quum esset legendi et discendi percupidus, Iliadem Homeri (quam rei militaris viaticum solebat appellare) Aristotele exponente perdidicit : eam semper una cum pugione sub puluino iacentem tenere solitus. » Dans une autre collection d'exempla nous pouvons lire que, pour exprimer son respect pour Homère, il assigna le coffre le plus précieux parmi les butins pour le livre d'Homère (A. Hondorff, Ph. Lonicer, *Theatrum historicum illustrium exemplorum*, Frankfurt am Main, 1575, p. 307 ; cf. aussi dans Ravisius Textor, *ibid.*, p. 543). Dans Alsted, l'Alexandre le Grand lisant Homère figure non seulement dans la partie historique mais l'exemplum « de Alex. M. assidue in exercitu legente Iliada Homeri » existe dans la rhétorique aussi (*ibid.*, pp. 505-506). Par la suite, je mentionne seulement les endroits où il s'agit du livre sous l'oreiller.

³ « Le Grand Alexandre occupant le monde ne trouvait pas honteux d'avouer qu'il avait appris toute la sagesse dans les choses militaires des livres d'Homère. C'est pour cela qu'il les gardait sous la tête pendant la nuit. » Dans la préface de la traduction de Salluste dédiée à Zsigmond Báthory : J. Baranyai Decsi, *Az Caivs Crispvs Salvstiusnac ket historiaia*, Szeben, 1596; reprint: Budapest, Akadémiai 1979 (Bibliotheca Hungarica Antiqua, 10), *Az olvasokhoz*.

⁴ I. Bocatius, *Historica parasceve* (1621), in I. Bocatius, *Opera quae exstant omnia*, ed. F. Csonka, I-II, *Poetica*, Budapest, Akadémiai Kiadó 1990; III, *Prosaica*, Budapest, Akadémiai Kiadó 1992 (Bibliotheca Scriptorum Medii Recentisque Aevorum: Series nova, XII/1-3), III, p. 58.

⁵ « Parmi les guerres anciennes, la campagne de Troie d'une mémoire terrifiante pour la nature humaine, terrible à regarder, horrible à entendre, que décrit en vers Homère, le Grec, une œuvre qu'Alexander Macedo aimait tellement à lire qu'il la gardait sous son oreiller de tête pendant la nuit, et lorsqu'il se débarrassait de ses soucis, il la lisait avec plaisir. » Dans la dédicace de la traduction de Guevara adressée à György Rákóczi I^{er} : *Régi magyar költők tára: XVII. század*, 8,

István Miskolci Csulyak en 1636,¹ Pál Tállyai en 1639,² Pál Hoffmann en 1652,³ Márton Szilágyi Tönkö en 1684.⁴ Un exemple évident de la transformation de la tradition pour répondre aux besoins : la traduction d'István Gyárfás. Dans la préface de 1717 de sa traduction de Virgile en manuscrit il avait besoin de « Virgilius » et non pas de « Homerus », de « l'Empereur Auguste » et non pas d'« Alexander Macedo », il les remplaça donc dans le texte de Prágai auquel, d'ailleurs, il était fidèle.⁵

Bethlen Gábor korának költészete, réd. T. Komlószi, B. Stoll, Budapest, Akadémiai Kiadó 1976 (abrév. en ce qui suit : Komlószi–Stoll 1976), p. 475. Prágai emprunta l'idée à Guevara qui raconta dans son *Prooemium speciale* que : « Allant se coucher, Alexandre, avait le livre d'Homère dans sa main, et s'étant réveillé, il le relisait plusieurs fois, le portait sous le bras, et le gardait sous sa tête pendant la nuit » (A. de Guevara, *Fejedelmeknek serkentő oráia, az az Marcus Avrelivs csaszarnac eleteröl ... irattatot három könyvec*, trad. J. Draskovich, A. Prágai, Bártfa, 1628, p. H1r).

¹ « Est loué l'acte du roi macédonien, Alexandre le Grand qui, [...] afin de montrer son affection pour Homère, portait ses livres dans les mains, et lorsqu'il allait reposer son corps, il les mettait sous la tête, comme oreiller, en les appelant ses compagnons guerriers. » Dans sa lettre adressée au prince György Rákóczi I^{er} : *Régi magyar költők tára: XVII. század, 2, Pécseli Király Imre, Miskolczi Csulyak István és Nyéki Vörös Mátyás versei*, réd. F. Jenei, T. Klaniczay, J. Kovács, B. Stoll, Budapest, Akadémiai Kiadó 1962 (abrév. en ce qui suit : Jenei–Klaniczay–Kovács–Stoll 1962), p. 330.

² « Le Grand Alexandre, le conquérant du monde, chaque fois qu'il dormait, posait l'Homère sous la tête, tellement il avait de révérence pour lui. Il est à croire qu'il le lisait fréquemment, au milieu de ses activités militaires. » Dans la préface de la traduction de l'œuvre historique de Miklós Istvánffy du latin en hongrois : Komlószi–Stoll 1976, *op. cit.*, p. 590.

³ « L'Alexandre le fort, le conquérant du monde portait tout le temps ensemble le livre d'Homère et son arme, et quand il allait se coucher, le mettait ensemble avec son épée sous sa tête. » Dans son oraison funèbre citée : Kecskeméti 1988, *op. cit.*, p. 141.

⁴ Le prince Mihály Apafi garde toujours sur soi son Bible, « Exemplo Magni Alexandri, qui tanto Homerum (quem rei militaris viaticum dicere solitus fuit) in precio habuit, ut in militia quoque semper cum pugione sub pulvino jacentem, habuerit, ac disciplinis se, quam opulentis antecellere malle dixerit. » Dans la dédicace adressée à Apafi de *Biga pastoralis*, œuvre homilétique de langue latine : M. Szilágyi Tönkö, *Biga pastoralis, seu Ars orandi et concionandi*, Debreceen, 1684.

⁵ « Parmi les guerres anciennes, la campagne de Troie d'une mémoire terrifiante pour la nature humaine, terrible à regarder, horrible à entendre, que décrit en vers Virgile, le Prince célèbre des Poètes, une œuvre que l'Empereur Auguste aimait tellement à lire qu'il la gardait sous son oreiller de tête pendant la nuit, et lorsqu'il se débarrassait de ses soucis, il la lisait avec plaisir. » I. Gyárfás, *Virgi-*

La relation du texte de András Prágai et de celui de István Miskolci Csulyak soulève des questions importantes. István Miskolci Csulyak écrivit une lettre à György Rákóczi I^{er} se référant à ce même exemplum que celui-ci avait déjà l'occasion de connaître grâce à la dédicace de Prágai lui adressée. Il ne s'agit probablement pas d'une coïncidence, étant donné que sa femme (cinquième dans l'ordre), Zsuzsanna, qu'il épousa en avril 1635 était la sœur d'András Prágai,¹ il devint ainsi le beau-frère de ce dernier, mort au début de 1636. La traduction de Guevara de Prágai ne figure pas sur la liste de sa bibliothèque,² il est fort probable néanmoins qu'il connaissait le livre de son beau-frère. Il est donc à supposer qu'il s'agit d'une imitation consciente présumant que l'adressé, le prince transylvain, la reconnaisse. Reste à savoir s'il imite l'invention individuelle de Prágai en racontant que le prince finança la publication du livre de dimensions grandioses *Öreg graduál* – ou bien c'est le prince qui accomplit, consciemment et conséquemment, l'imitation bien organisée d'Alexandre. Dans ce cas, l'emploi de l'exemplum est en fait, prendre acte dans une forme admirative de cet accomplissement.³ A propos de Gábor Bethlen, l'éventualité d'une imitation d'Alexandre le Grand a été proposée plusieurs fois par différents chercheurs dans la littérature.⁴ Néanmoins, à l'exemplum parlant du respect éprouvé par Alexandre le Grand pour Homère, l'attention de toute une série des princes transylvains fut attirée, de Zsigmond Báthory (Baranyai Decsi) et de Gábor Bethlen (Bocatus), en passant par György Rákóczi I^{er} (Prágai, Miskolci Csulyak), à Mihály Apafi (Szilágyi Tönkö), comme pour leur proposant de jouer

lius poetának Aeneise (1717), réd. A. Thimár, Budapest, Universitas Könyvkiadó 1995 (Historia Litteraria, 1), pp. 17-18.

¹ Jenei-Klaniczay-Kovács-Stoll 1962, *op. cit.*, p. 298.

² Jenei-Klaniczay-Kovács-Stoll 1962, *op. cit.*, pp. 336-348.

³ Ces mêmes questions sont soulevées par les travaux mentionnés de Pál Tállyai et de Pál Hoffmann. En 1639, Pál Esterházy est un de ceux auxquels Tállyai adressa la dédicace de la traduction d'Istvánffy. En 1652 Hoffmann raconte l'exemplum dans l'oraison à l'occasion de l'enterrement des cousins de l'Esterházy mentionné ci-dessus. Peut-être, Hoffmann imita-t-il Tállyai, ou bien, est-il possible qu'ils se fussent servis de la même source – indépendamment l'un de l'autre – en suivant les directions assignées par la propagande de plus en plus animée de la famille Esterházy.

⁴ Cf. p. e. Heltai 1985, *op. cit.*, in Kovács 1985b, *op. cit.*, pp. 19-20. Deux des salles de son palais étaient décorées par une série de tapisseries représentant les actes d'Alexandre le Grand (I. Bartók, *A keleti szőnyegek hazánkban*, in « Művészettörténeti Értesítő », 1970, p. 159).

un rôle similaire. Si le prince accepta la proposition, non seulement il suivit l'exemple d'Alexandre le Grand, mais aussi celle de ses propres prédécesseurs : il les imita dans l'imitation.

Depuis des siècles, l'ennemi, les empereurs turcs faisaient de même en imitant Alexandre le Grand et leurs prédécesseurs à la fois dans la propagande impériale. Dans la dédicace de la traduction de Prágai il s'agit d'un adepte de plus d'Alexandre le Grand : « L'Empereur Turc Selimus, fit traduire à un prix très cher en turc les exploits du Grand Alexander Macedo et de l'Empereur Iulius et s'y appuya dans ses luttes en Afrique et en Europe. »¹ Il s'agit naturellement de l'empereur Sélim I^{er}, le grand conquérant (1512-1520), et non pas de Sélim II, son successeur avachi (1566-1574). La source d'origine de cette histoire était l'œuvre de Paulus Jovius (Paolo Giovio) *Commentario de le cose de Turchi*, devenue populaire en Europe grâce à la traduction en latin de Francesco Negri Bassanese. Dans le chapitre racontant la vie de Sélim nous pouvons lire que le sultan « Alexandrum Magnum ac Dictatorem Caesarem pluris quam alios omnes antiquos Duces faciebat. Quam ob rem etiam ipsorum gesta in Turcicam linguam uersa sine intermissione legebat. »² Devenu populaire, l'exemplum fut utilisé par Jean Bodin dans son œuvre *Methodus ad facilem historiarum cognitionem* (1566).³ Ces extraits de Jovius et de Bodin furent pris par des encyclopédies, des recueils de lieux communs et des recueils d'exempla populaires.⁴ Il faut remarquer toutefois que, contrairement à l'affirmation de Bodin, déjà les prédécesseurs de Sélim I^{er} connaissaient l'histoire de César et d'Alexandre le Grand.⁵ Bajazet I^{er} (1389-

¹ Komlovszki–Stoll 1976, *op. cit.*, p. 476.

² L'édition que j'ai utilisée : P. Jovius, *Turcicarum rerum commentarius*, Strasbourg, 1537, p. E3r.

³ « Sed ne vetera conquiramus, nullum recentius exemplum aut illustrius est, quam de Selimo Turcarum principe, cujus majores cum ab historia velut a fabulis semper abhorruissent, primus ipse gesta Caesaris in linguam vernaculam transferri curavit, ac ejus imitatione, brevi magnam Asiae minoris et Africae partem cum imperio majorum conjunxit. » L'édition que j'ai utilisée : J. Bodin, *Methodus ad facilem historiarum cognitionem*, Amsterdam, 1650, p. 6.

⁴ Cf. p. e. L. Beyerlinck, *Magnum theatrum vitae humanae*, Cologne, 1631, H67g, I62c, I70e, L33b. Alsted est fidèle à la formulation de Bodin, tout en modifiant le nom du sultan en « Solimannus ».

⁵ Dans la littérature turque, le roman d'Alexandre fut adapté pour la première fois vers 1390, dans les cadres d'une épopée encyclopédique par Ahmedi (Tatzettin Ibrahim, 1344-1413), poète courtois. L'œuvre aura beaucoup de copies et d'adaptation au cours des cent cinquante ans à venir, de quelques-unes desquelles nous connaissons l'auteur. (Pour les détails cf. *The Encyclopaedia of Islam*, IV,

1402) prétendait tirer son origine d'Alexandre, Mahomet II (1451-1481), le conquérant de Constantinople avait pour modèle également Alexandre le Grand, les poèmes écrits sur ce dernier étaient ses préférés. Cette information nous est importante, étant donné que la pratique de la propagande basée sur l'imitation d'Alexandre dans la cour de Mahomet II était connue en Hongrie. István Székely nota sur sa chronique mondiale pour l'année 1455 : « l'année suivante, ayant pris Constantinople, le grand Mahomet, présomptueux, se prenant pour Alexandre le Grand, avec un grand élan, assiégea Nándorfehérvár (Belgrade). »¹

L'exemplum servait donc de modèle politique pour les deux côtés, ce qui met en évidence que ce « mode d'emploi » de l'histoire non seulement était proposé par des théoriciens, mais fut mis en pratique par des souverains au cours des 16^e-17^e siècles.

Ce fut le cas également en ce qui concerne l'exemplum de la lecture du Bible. Déjà, dans l'oraison funèbre de Gergely Gradeczi Horváth prononcée par Nikolaus Erhard en 1597, le défunt luthérien qui avait souvent feuilleté le Bible fut comparé à Alphonse le Grand, roi d'Aragon, Naples et de Sicile.² En 1605, Lukács Hodászi prêcha à l'enterrement d'István Ecsedi Báthory que « Alphonsus, Roi de Neapolis osait s'enorgueillir d'avoir lu le Bible quatorze fois. »³ Néanmoins, Hodászi n'affirma pas que Báthory eût fait pareil. La louange portant sur Gábor Bethlen dans la dédicace de sa traduction de Calvin (1624) adressée au prince, Albert Szenci Molnár fait mention de trois relectures, chiffre beaucoup plus modeste mais lié sans laisser aucun doute au prince : « J'appris l'information auprès d'une personne fidèle de l'entourage de votre Majesté, notamment que votre Majesté, encore

Leiden, 1978, pp. 128-129.) Cette tradition littéraire riche sera utilisée par de nombreux sultans dans leur propagande.

¹ I. Székely, *Chronica ez vilagnac yeles dolgairól*, Cracovie, 1559; reprint: Budapest, Akadémiai 1960 (Bibliotheca Hungarica Antiqua, 3), p. 212v.

² Gy. Ráth, *Gradeczi Horváth Gergely és Lám (Ambrosius) Sebestyén hitvitája*, in « Irodalomtörténeti Közlemények », 1894, pp. 310-313.

³ *Régi magyarországi nyomtatványok*, I, 1473-1600, éd. G. Borsa, Budapest, Akadémiai Kiadó 1971; II, 1601-1635, éd. G. Borsa, F. Hervay, Budapest, Akadémiai Kiadó 1983; III, 1636-1655, éd. J. Heltai, Budapest, Akadémiai Kiadó 2000, no. 930. La source première est Antonio Beccadelli (Panormita, 1394-1471) *De dictis et factis Alphonsi regis* (1455) 2,17. Dans la création de la tradition d'autres endroits de Panormita jouèrent un rôle : Alphonse considérait ses livres comme ses meilleurs conseillers (3,1) et jugeait perdu le jour où il n'eût rien lu (2,16).

dans sa jeunesse, comme ambassadeur à Constantinople avait lu le Bible trois fois. »¹ Szenci Molnár, à Hanau n'était pas informé des événements plus récents : en 1622, Bethlen aura relu le Bible pour la cinquième fois, cette cinquième fois ayant lieu « dans le bruit des armes, quand il séjournait dans le camp » selon les informations d'István Miltotai Nyilas.² En revanche, ce fut Albert Szenci Molnár qui communiqua avec fidélité la tradition liée à Alphonse dans la dédicace de la nouvelle édition de 1608 du Bible calviniste de Gáspár Károlyi : « Alphonse relut le saint Bible avec les Commentaires et les explications 14 fois. »³ C'est lui qui attira l'attention – d'après Fransiscus Baldwinus – au fait que « comme le roi Mathias épousa la petite-fille d'Alphonse, il prit également sur lui le souci des livres et de l'historiographie. »⁴ Le fait qu'Alphonse lut le Bible 14 fois fut mentionné dans l'oraison prononcée par István Ceglédi à l'enterrement de Ferenc Rhédei,⁵ tandis que selon István Eszéki ce même défunt eût dépassé le nombre de 14 en lisant le Bible 15 fois de ses propres yeux, et le faisant lire par d'autres une vingtaine de fois.⁶ Il est vrai que, selon Eszéki, il (Ferenc Rhédei) suivait le modèle de György Rákóczi I^{er} qui, d'après la chronique de János Szalárdi « lut 13 fois les livres de l'Ancien Testament et lut le Nouveau Testament plus de trente-deux

¹ *Régi magyar költők tára: XVII. század*, 6, A. Szenci Molnár *Költői művei*, réd. B. Stoll, Budapest, Akadémiai Kiadó 1971 (abrégé en ce qui suite : Szenci Molnár 1971), p. 498.

² *Bethlen Gábor emlékezete*, réd. L. Makkai, Budapest, Európa 1980 (Pro Memoria), p. 600.

³ Szenci Molnár 1971, *op. cit.*, p. 467 (cf. Panormita, *ibid.*: „cum glossis et commentariis perlegisset”).

⁴ A. Szenci Molnár *Válogatott művei*, réd. J. Vásárhelyi, Budapest, Magvető 1976, p. 182 ; cf. Szenci Molnár 1971, *op. cit.*, p. 461.

⁵ *Régi magyar könyvtár*, I, K. Szabó, *Az 1531-1711. megjelent magyar nyomtatványok könyvészeti kézikönyve*, Budapest, MTA 1879; *Pótlások*, Budapest, OSZK 2002; II, K. Szabó, *Az 1473-tól 1711-ig megjelent nem magyar nyelvű hazai nyomtatványok könyvészeti kézikönyve*, Budapest, MTA 1885; *Pótlások*, Budapest, OSZK 2003; III, K. Szabó, Á. Hellebrant, *Magyar szerzőktől külföldön 1480-tól 1711-ig megjelent nem magyar nyelvű nyomtatványoknak könyvészeti kézikönyve*, 1-2, Budapest, MTA 1896-1898; *Pótlások, kiegészítések, javítások*, réd. G. Borsa, 1-4, Budapest, OSZK 1990-1993; 5, *Mutató – Függelék: A budai könyvtárak kiadványai 1480-1525*, Budapest, OSZK 1996 (abrégé en ce qui suite : RMK), I, no. 1093.

⁶ RMK I, no. 1075.

fois. »¹ Le chancelier de Transylvanie, Miklós Bethlen nota dans ses mémoires « dans ma jeunesse, je relus le Bible entier chaque année, ab anno 1661 ad annum 1684, c'est-à-dire 23 fois, du début à la fin. »² Comme nous pouvons le voir, l'imitation du modèle est documentée dans le cas de toute une série d'aristocrates, et dans le cas d'un d'eux (Rhédei), le laudateur (Eszéki) compare le défunt non pas au roi figurant dans l'exemplum, mais au prédécesseur princier.³

Auprès des personnes louées aussi bien qu'auprès des laudateurs, la réalisation de l'idéologie politique de caractère propagandiste s'accomplissait donc par l'imitation du modèle proposée par l'exemplum et par l'imitation des prédécesseurs, suiveurs d'exempla eux-mêmes. L'exemplum correspondant plus ou moins au niveau intellectuel des lecteurs nous peut servir de référence sur les connaissances des auteurs et des lecteurs.⁴ Rien ne prouve mieux le lien étroit de la culture des auteurs et de celle de leur public que souvent il nous est difficile de décider si l'imitation d'un personnage historique figurant dans l'exemplum est l'invention de l'auteur ou du commanditaire.

Dans certains cas, l'histoire littéraire a déjà soulevé la question de la représentation du soi, du principe explicatif unanime servant de cadre d'interprétation – et de l'ontologie du soi, et a traité de la relation

¹ J. Szalárdi *Siralmas magyar krónikája* (1662-1664), réd. F. Szakály, Budapest, Magyar Helikon 1980 (Bibliotheca Historica), p. 293. L'encyclopédie des écrivains de Péter Bod fournit des informations différentes : Rákóczi, au milieu de ses campagnes eût relu le Bible 14 fois; P. Bod, *Magyar Athenas*, réd. I. Torda, Budapest, Magvető 1982 (Magyar Hirmondó), p. 406.

² M. Bethlen *Élete leírása magától* (1708-1710), in J. Kemény és M. Bethlen *Művei*, réd. É. V. Windisch, Budapest, Szépirodalmi 1980 (Magyar Remekírók), p. 505.

³ Ayant d'autres informations, Emil Hargittay a considéré ces faits comme les preuves d'une connaissance approfondie du Bible (Hargittay 1997, *op. cit.*, in Orlovsky 1997a, *op. cit.*, p. 81). Une partie des lectures du Bible est effectivement prouvée : dans les éditions utilisées par György Rákóczi et sa femme, Zsuzsanna Lorántffy, des notes autographes précisaient les dates mêmes de la lecture ; I. Monok, *A Rákóczi-család könyvtárai 1588-1660*, Szeged, Scriptorum Kft. 1996 (A Kárpát-medence Korájkori Könyvtárai, 1), no. 666-669. – L'exemplum d'Alphonse lisant le Bible devint populaire à travers l'Europe, il arriva en Angleterre que, à cause d'une faute d'impression le souverain paraissait encore plus dévot : « [he] read the Bible Forty [!] times with Comments and Glosses on it » ; R. Boyle, *Some Considerations Touching the Style of the Holy Scriptures*, cité par W. S. Howell, *Eighteenth-Century British Logic and Rhetoric*, Princeton N. J., Princeton University Press 1971, pp. 475-480, sans commentaire.

⁴ G. Tüskés, *Az exemplum a 16-17. század katolikus áhitati irodalmában*, in « Irodalomtörténeti Közlemények », 1992, pp. 149-150.

de cette question à la réalité et à l'authenticité historique.¹ Les exemples analysés ci-dessus prouvent que l'imitation des personnes modèles peut faire partie de l'ontologie du soi. Ce phénomène peut s'expliquer par les observations faites par les experts au sujet de certaines questions de l'intertextualité et de l'oralité. Il a été précisé que dans la culture de l'humanisme tardif tous les textes existaient à l'oral et à l'écrit. Comme les « gens lettrés » tenaient aux valeurs de l'expression orale, les textes étaient appris et étaient employés comme faisant partie du comportement oral. Ils croyaient à un lien interne entre les valeurs de la personne et son mode d'expression rhétorique. En conséquence, le texte audible, capable d'exprimer des caractéristiques d'ordre moral avait un rôle prépondérant. Dans la culture humaniste, le texte parlé était le moyen de l'expression du soi et de la représentation du soi. Tout ce que le lecteur retient dans la tête sera approprié, la matière lue ou apprise ne sera pas stockée dans la mémoire humaine comme une unité distincte, au contraire, elle engage des dialogues avec la personne elle-même. La collection des textes mémorisés ne fonctionne pas comme un système fermé, elle est ouverte devant un dialogue interne qui renouvelle et réorganise les textes. L'individu se construit à la base de textes, la connaissance de soi est possible à l'aide de textes.² D'autre part, les actes des individus peuvent être décrits par les clichés des formules habituelles. Dans ce cas-là, ce qui peut arriver, c'est que, encore lors de son éducation, l'aristocrate-politicien est introduit par son entourage intellectuel dans la connaissance des règles de l'ordre du discours propagandiste basé sur les *studia humanitatis* en lui suggérant qui est à imiter et comment, et préparera l'interprétation authentique de cette imitation par la suite. Les analogies mythologiques et les parallélismes historiques reflètent à la fois les caractéristiques réelles de la personne et l'aura légendaire, distincte des problèmes quotidiens et de la réalité troublante.³ La re-

¹ Cf. p. e. à propos de Miklós Bethlen : J. Jankovics, *Önéletírás és történelmi hitelesség – művészet és valóság viszonyának kérdése a Bethlen-levelezés tükrében*, in M. Bethlen *Levelei* (1657-1716), réd. J. Jankovics, I-II, Budapest, Akadémiai 1987 (Régi Magyar Prózái Emlékek, 6), I, pp. 15-28; *idem*, in J. Jankovics, *Ex occidente... A 17. századi magyar irodalom európai kapcsolatai*, Budapest, Balassi Kiadó 1999 (Régi Magyar Könyvtár: Tanulmányok, 3), pp. 119-131.

² L. M. Dolby, *Az intertextualitás Janus Pannonius epigrammáiban*, in « Irodalomtörténeti Közlemények », 1992, pp. 321-322.

³ S. Bene, *Egy kultusz születése: A Zrínyiek a 17. század második felének közvéleményében*, I, *Égi és földi dicsőség (A közvélemény és manipuláció toposzainak*

présentation des actes des grandes personnalités appelle non seulement à suivre l'exemple, mais devient un élément structurant de la narration, dans un sens plus large, une vision du monde¹ pour les deux côtés, pour les laudateurs et pour les personnes louées. Il est rare que le point de départ puisse être découvert : d'habitude il n'est plus possible de détecter si l'imitation du rôle d'un personnage biblique ou historique fut proposée par l'imitateur ou son environnement, étant donné que les deux côtés travaillent en collaboration dès le début sur l'accomplissement de l'imitation.

Naturellement, nous avons aussi des exemples du refus spectaculaire des louanges propagandistes, dans ce même milieu transylvain princier György Rákóczi ordonna dans son testament aux prêtres faisant les derniers adieux « à son corps froid » : « qu'on ne fasse pas notre éloge [...] qu'on ne nous attribue le nom d'aucun patriarche, prophète, évangéliste ou saint, qu'on ne nous leur compare pas ! » Cette interdiction était expliquée comme ceci : « les gens connaissent ma vie et mon comportement, et je ne fus qu'un homme bien faillible, j'eus une vie pénétrée par le péché original. »² Toutefois il est à remarquer que le refus des allusions aux imitations est une imitation elle-même, évoquant respectivement, entre autres, l'exemplum d'Alexandre le Grand, de Philippe et de Charlemagne.³

fejlődésvázlata a 17. század első feléig), manuscrit, Budapest, 1996, pp. 36, 41-42.

¹ La mythisation est mentionnée comme une vision du monde : Heltai 1994, *op. cit.*, p. 158 (ici, elle est évoquée comme une manière de réflexion politique de la réformation).

² L. Nagy, *A „bibliás őrálló” fejedelem: I. Rákóczi György a magyar történelemben*, Budapest, Magvető 1984 (Nemzet és Emlékezet), p. 6.

³ Cf. ensemble : Kecskeméti 1988, *op. cit.*, p. 120. Pour les sources, cf. Gy. Király, *Világbíró Sándor mondája régi irodalmunkban* (1918), in Gy. Király, *A filológus kalandozásai*, éd. Á. Kenyeres, Budapest, Szépirodalmi 1980, pp. 188-189 (Alexandre) ; Aelianus: *Var. hist.* VIII,15 (Philippe) ; Migne, PL XCVIII, pp. 1389-1390, 1407, 1445-1446 (Charlemagne).